

tention peu justifiée. La peinture est peut-être un peu comme la musique : pour la juger et la comprendre , pour percevoir les sensations infinies qu'elle procure , l'esprit doit être préparé et ouvert par une étude et un exercice préalables. Mon jeune docteur devint mon guide fidèle, et ce fut, en sa compagnie, que je visitai Sassari et ses environs.

Après avoir traversé le village de Toralba , et franchi les derniers sommets des montagnes du nord, on entre dans les jardins d'oliviers et d'amandiers , dont le feuillage , pâle et chenu, abrite le voyageur jusqu'aux portes de Sassari. Sur la pente onduleuse d'une colline, qui vient épancher ses ombres dans une plaine , semblable à une mer de verdure, s'élèvent les maisons enluminées et les clochers trapus de la capitale du cap supérieur. Au loin, l'œil aperçoit la ligne bleue et inflexible de la mer , quelques îlots épars sur les eaux, et, parfois visible, dit-on, aux bords du ciel, une côte brumeuse et incertaine : c'est la Corse.

En entrant dans la ville, on rencontre d'abord une place spacieuse , rendez-vous matinal de tous les approvisionneurs venus des environs. Là, à travers des montagnes d'oranges , d'herbages et de venaisons , fourmillent , se heurtent et se croisent les corsages écarlates, les vestes en peau de mouflon, les manteaux superbement déguenillés , les tournures cambrées , les figures mâles et bituminées par le soleil et la misère , les barbes en broussailles, et les cheveux dénoués, ruisselant en noires ondes sur des épaules d'ivoire : c'est un spectacle étrange et pittoresque.

Au sortir de la place, on descend une rue rapide et d'une largeur suffisante, qui traverse la ville dans toute sa longueur, et aboutit à une porte de pierres, antique et pantelante, s'ouvrant sur la route de Porto-Torres. Cette rue, c'est le *Corso de Sassari*, c'est la ville tout entière ; quelques ruelles ouvrent bien çà et là leurs entrées désertes , quelques maisons éga-